



**HAL**  
open science

## Télévision et modernité religieuse : quelques notes d'enquête

Danièle Hervieu-Léger

► **To cite this version:**

Danièle Hervieu-Léger. Télévision et modernité religieuse : quelques notes d'enquête. Colette Pétonnet et Yves Delaporte. Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, L'Harmattan, pp.75-88, 1993, Connaissance des hommes. halshs-00004459

**HAL Id: halshs-00004459**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004459>**

Submitted on 19 Aug 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## TELEVISION ET MODERNITE RELIGIEUSE : QUELQUES NOTES D'ENQUETE

*Danièle Hervieu-Léger*

[Référence de publication : « Télévision et modernité religieuse : quelques notes d'enquête », Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Paris, L'Harmattan (Connaissance des hommes), 1993, pp. 75-88. ISBN2738422403. Notice sommaire en ligne oai:halshs.ccsd.cnrs.fr:halshs-00003996\_v1 URL <http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00003996>]

« *That's terrible !* »... Bouleversée, ma voisine s'effondre en larmes sur l'épaule de son mari. Celui-ci – un colosse blond d'une trentaine d'années, taillé comme un joueur de football – tente gauchement de la consoler, sans dissimuler sa propre émotion. Rares sont d'ailleurs ceux dans l'assistance qui résistent à la contagion des larmes : une vague de reniflements traverse le studio, les paquets de *Kleenex* circulent discrètement. Sur l'écran, une femme, ravagée par le malheur, raconte sa triste dérive : l'abandon de son mari, le chômage, les enfants en perdition, sa plongée dans la drogue et l'alcoolisme... La caméra fixe en gros plan les rigoles de rimmel qui dégoulinent sur ses joues : un jour de désespoir, elle a mis le feu à sa maison. Et c'est à ce moment que le miracle est intervenu... Un inconnu, au péril de sa vie, l'a retirée des flammes : qui était-il ? Personne ne le saura jamais ; il n'a pas dit son nom. Mais pour elle, la chose est claire : c'était un ange, peut-être Jésus lui-même... A l'hôpital où l'on soignait ses brûlures, elle s'est convertie, et aujourd'hui, elle a repris pied dans la vie, elle a une maison, un travail, elle a retrouvé son fils, merci Seigneur... Un souffle de soulagement parcourt l'assemblée : « Jésus sauve, merci Jésus... ».

Pat Robertson, qui avait mis à profit le passage du témoignage filmé pour faire procéder à un raccord de maquillage, reprend immédiatement le contrôle des opérations. La tête entre les mains, le ton pénétré, il entraîne la salle à

reprendre avec lui, une fois, trois fois, cinq fois : « Jésus sauve, merci Jésus... » Les visages se détendent, les mouchoirs réintègrent les poches, les sourires reviennent... Sur les écrans vidéo, une publicité pour des *corn flakes* a remplacé le visage dramatique de la miraculée. La séquence peu télégénique de l'apaisement progressif de l'assemblée est écourtée pour le téléspectateur qui suit, chez lui, le *talk show* quotidien *700 Club*, transmis en direct sur le réseau câblé C.B.N. (*Christian Broadcasting Network*).

Ma voisine se penche vers moi : « Il est merveilleux... » Visiblement, cette participation à l'enregistrement du show, depuis les studios ultra-modernes de Virginia Beach, comble ses attentes. C'est d'ailleurs le cas de tous les participants, venus en car, qui se sont inscrits parfois depuis des mois pour prendre part à l'événement. Parmi eux, beaucoup de jeunes retraités, la soixantaine allègre, mais aussi des gens plus jeunes, tous venus en couple. Pas un Noir dans la salle, mais un échantillon très homogène de la *lower middle-class* blanche, qui se plie de très bonne grâce aux consignes données à l'entrée : « Vous demeurez à vos places pendant le show, vous évitez les photos au flash pour préserver les caméras qui ont coûté chacune \$ 9 000, vous ne mangez pas... »

Pour le petit groupe des sociologues des religions venus à Virginia Beach pour l'*Annual Meeting* de la *Society for the Scientific Study of Religion* et autorisés à visiter les lieux, en même temps que les locaux somptueux de la *Regent University*, créée par Pat Robertson, l'hôtesse insiste sur une recommandation supplémentaire « Veuillez – nous précise-t-elle – joindre les mains, ou au moins fermer les yeux pendant les temps de prière : il serait très regrettable que vous ne donniez pas l'impression de participer, au cas où vous seriez filmés par la caméra ». La réaction plutôt évasive des intéressés, peu soucieux de se trouver pris, à leur corps défendant, dans le spectacle qu'ils se réservaient d'observer, leur vaudra de se trouver placés sur le côté, à l'écart de l'espace balayé par les objectifs... Position stratégique, en fait, puisqu'elle leur permet de regarder la salle autant que le plateau, et donc de prendre la mesure, dans son intégralité, de l'espace du spectacle filmé.

Car l'assemblée fait partie, comme telle, du dispositif : ses rires, ses applaudissements, ses larmes ne sont pas seulement une réponse spontanée aux sollicitations émotionnelles auxquelles elle est soumise. Ces manifestations collectives, savamment orchestrées par des professionnels de l'animation de groupe, sont faites pour être vues à l'écran, par des milliers de téléspectateurs : ceux-ci pourront sans difficulté s'identifier au petit noyau des heureux qui ont vu la vedette, « en chair et en os ». Rien, sous cet angle de la production contrôlée des émotions, n'est donc laissé au hasard. D'entrée de jeu, la couleur est annoncée : l'animatrice – une femme d'une quarantaine d'années, en tailleur fort élégant – rappelle aux participants sagement alignés dans les étages

de l'amphithéâtre, « qui permet à chacun de tout voir », de quel privilège insigne ils sont bénéficiaires : « Vous allez vivre une expérience merveilleuse. Dans quelques instants, des millions de téléspectateurs, aux Etats-Unis et dans le monde, vont avoir les yeux fixés sur vous. Vos amis, vos collègues de travail vont vous voir. C'est formidable, c'est une grande chance ». Reste à se montrer digne de cette chance en s'impliquant pleinement dans le scénario parfaitement rodé, dont les étapes vont s'enchaîner sans à-coups.

La demi-heure qui précède l'entrée en scène de Pat Robertson est consacrée à la mise en condition des participants. Il faut apprendre à « applaudir en communauté », en frappant en cadence, la main droite dans la main gauche de son voisin de droite, la main gauche dans la main droite de son voisin de gauche : l'exercice est moins facile qu'il n'y paraît, et la salle s'amuse franchement. Il faut « briser la glace », « entrer en contact » : on répète pour cela quelques refrains simples, très proches des comptines enfantines, en frottant alternativement le dos de chacun de ses voisins. Chacun reconnaît, avec une allégresse évidente, les jeux des colonies de vacances de son enfance. Gare à celui qui se montre réticent à entrer dans la danse : l'animatrice l'interpelle énergiquement, l'incite à se montrer plus enthousiaste. La pression du groupe, tout prêt à donner des gages de sa bonne volonté, fait le reste. Bientôt la salle entière chante à pleins poumons. L'animatrice demande si certains fêtent aujourd'hui leur anniversaire : ils se lèvent un à un sous les applaudissements et les « *Happy Birthday* ». Les couples qui fêtent leur anniversaire de mariage ont droit à des ovations plus nourries encore : « Combien d'années ? Dix ? C'est magnifique ! ». Ma voisine est au comble de la joie : « Quelle chance pour eux ! ». Régulièrement, l'animatrice reprend l'antienne : « Est-ce que vous réalisez bien le moment que vous vivez ? Des millions de gens vont vous voir ! » A l'évidence, l'importance du fait n'échappe plus à personne. Les natifs de l'Ohio, ceux du Mississippi, ceux de l'Etat de New York ont droit à leur tour aux vivats. Le nombre des Etats américains permet à chacun ou presque de se faire applaudir. L'appel des étrangers donne lieu à des bans. Un dernier alleluia vibrant, repris bouche fermée : « Notre communauté est tout prête à écouter ce que Pat va nous dire ». L'animatrice s'efface, la vedette entre en scène. La salle éclate en un tonnerre d'applaudissements.

### **Le 700 Club : gestion politique de l'émotion, gestion émotionnelle de la politique**

Le *700 Club* a débuté modestement, dans les années 60, sur un petit réseau câblé local, installé à Portsmouth (Virginia). Le développement de la télévision par satellite lui a permis d'atteindre rapidement une audience beaucoup plus large. En 1977, Pat Robertson est devenu le propriétaire de la première station de télévision chrétienne par satellite. En 1979, il atteignait, par ce biais, 5 millions de foyers, et 19 millions en 1981. Le financement de l'entreprise dépend, pour l'essentiel, des dons des téléspectateurs, et, dans une moindre mesure, de la publicité. Parmi les émissions présentées sur la chaîne, le *700 Club* est certainement la plus populaire. Alors que la plupart des émissions télévangéliques subissaient le choc en retour des scandales auxquels était attaché le nom de plusieurs prédicateurs, elle a traversé plusieurs vagues de turbulences. Vigoureusement reprise en main, à partir de 83, par le fils de Pat Robertson, Tim, rendue indépendante des autres entreprises du prédicateur, la chaîne, désormais dénommée *The Family Channel*, était reçue, en 1987, par 41 millions de foyers. Pièce majeure de l'influence politique de Pat Robertson, le *700 Club* a été l'instrument principal de la préparation de sa course à l'élection présidentielle de 1988<sup>1</sup>. Au delà de l'échec de cette candidature, elle est parvenue à se maintenir comme la première des émissions télévangéliques aux Etats-Unis. Son animateur vedette, soucieux de marquer sa différence avec d'autres entreprises éclaboussées par des scandales qui ont défrayé la chronique, n'apprécie guère d'être désigné comme « télévangéliste ». Par contre, il n'a rien abandonné de son projet de voir un jour siéger au congrès une majorité appuyée par une coalition vigoureuse de protestants évangéliques et de catholiques romains « *pro-life* », fermement opposés à l'avortement, majorité qui imposerait, dans les institutions et le débat publics, une « vision biblique du monde ». L'objectif idéologique et pratique du *700 Club* est d'accréditer cette conviction dans l'opinion. Le propos des réflexions qui suivent (et qui restent proches du carnet de notes de terrain) n'est pas d'analyser les références et enjeux politiques du discours de Robertson, ni sa stratégie de pression sur le Parti Républicain, mais simplement de souligner quelques traits de la *gestion télévisuelle de l'émotion* qui est, autant que le propos explicite de l'intéressé, le ressort principal de cette entreprise.

---

1. Andrew Quicke, « The televangelist as presidential candidate. Religious explanations for political defeat », Communication à la *Society for the Scientific Study of Religion*, Annual Meeting, Virginia Beach, 9-11 Nov. 1990. Texte multigr., inédit.

Au moment où Pat Robertson (en costume gris très présidentiable et « santiags ») fait son entrée sur le plateau, suivi de la très hollywoodienne assistante qui va lui donner la réplique pendant l'heure que dure le show, l'ambiance est nettement euphorique. Il la porte à davantage de chaleur encore en saluant la salle, en professionnel chevronné : plaisanteries, souhaits, interpellations lancées à tel ou tel heureux élu qui défaille de plaisir de se voir adresser un salut particulier... Les caméras ne tournent pas encore : des spots publicitaires défilent sur les écrans de contrôle. L'émission proprement dite débute avec une brève introduction de Pat Robertson : « Des millions de gens comme vous vous regardent, vous êtes des millions... », « des millions à vous inquiéter des menaces qui pèsent sur notre société et sur chacun d'entre nous »... « des millions qui ont peur pour leurs enfants »... De brefs bobinos, présentés sur de grands écrans, vont, très efficacement, faire prendre corps à cette peur.

Le premier concerne la concentration croissante des troupes américaines en Arabie Saoudite, en réponse à l'agression de Saddam Hussein sur le Koweït (on est en novembre 90). Lui fait suite un commentaire géopolitique serré, sérieux : la menace de guerre est réelle et Pat Robertson est un homme politique, « professionnel », crédible, bien informé. Son propos allie subtilement l'alarmisme (« oui, il faudra probablement combattre »), et la rigueur concentrée de l'homme responsable « qui ne joue pas avec ces choses-là ». La salle opine gravement, mais l'Arabie Saoudite apparaît visiblement bien lointaine, et la défense du Koweït bien abstraite.

La menace directe se rapproche et se « quotidiannise », avec le bobino suivant, qui trace un portrait dramatique des catastrophes économiques et sociales qui guettent le Japon, pris dans la tempête de la crise : chômage, paralysie urbaine, pollution. Le Japon, lointain aussi, mais proche par le niveau de développement. Le commentaire de Pat Robertson, toujours très bref et très simple, prend une tonalité nettement apocalyptique : ces menaces dramatiques sont à nos portes, l'Amérique est dans l'œil du cyclone, comme le sont tous les grands pays industriels. Les problèmes que nous connaissons déjà (le chômage, la délinquance, la pauvreté, etc.) ne sont que les signes avant-coureurs d'une catastrophe de beaucoup plus grande ampleur. Les experts économiques les plus sérieux le confirment : notre société est entrée dans la tourmente, notre niveau de vie, notre bien-être sont compromis. Dans la salle, la tension augmente nettement : il n'est plus question des sables du désert, mais de l'insécurité bien réelle qui règne aux portes et que chacun redoute. Pat Roberson invite l'assistance à acheter rapidement son dernier livre *The New Millenium*.. Son succès est tel, insiste-t-il, qu'il est presque épuisé, mais en téléphonant rapidement et en versant la somme de 100 dollars au compte dont le numéro défile sur les écrans, il y a une petite chance peut-

être de disposer de l'ouvrage qui éclaire l'avenir vers lequel nous nous dirigeons comme des bateaux sans boussole...

Troisième bobino : un fait divers dans une ville du Sud. Une voiture a foncé délibérément sur des militants *pro-life*, qui revendiquaient, « pacifiquement allongés sur la chaussée », l'abolition des lois tolérant l'avortement. Scandale de l'assemblée : les coupables n'ont pas été poursuivis, et les militants agressés se sont vu dresser procès-verbal pour entrave à la circulation... Les lois, la police ne sont plus capables de protéger les citoyens les plus moraux contre les agressions de toute nature qui les menacent. Oui, martèle Robertson, « il y a un risque aujourd'hui pour la vie des chrétiens dans notre société ». Ma voisine se tasse sur son siège et saisit la main de son mari. La salle oscille entre indignation et angoisse. Pat Robertson provoque lui-même la décharge de la tension accumulée : « Nous ne sommes pas seuls – s'exclame-t-il, debout, bras au ciel – Jésus sauve ! » Pour que les principes chrétiens l'emportent, il faut prier : ce que l'assemblée fait aussitôt, sous la conduite de l'assistante, yeux fermés, main dans la main – « Montrons aux millions de gens comme nous qui nous regardent que nous sommes tous unis ». Pat Robertson, la tête entre ses mains, guide la méditation : « Tout va mal dans le monde, tout va mal pour moi aussi. Mais si tu entres dans ma vie, Seigneur Jésus, tout va changer. C'est toi qui sauves... Merci Jésus ». « Merci Jésus », « Jésus sauve » reprend la salle en sourdine.

La confirmation miraculeuse de l'intervention efficace de Jésus dans la vie de chacun vient aussitôt accréditer la parole du prophète : le quatrième bobino – celui de la femme abandonnée, alcoolique et droguée, sauvée des flammes et de la mort et renée à une vie nouvelle depuis sa conversion – concentre toute la dynamique émotionnelle mise en œuvre dans les phases précédentes, en la rapprochant au plus près des peurs vécues par les individus présents dans la salle : peur de perdre son emploi, peur de perdre son conjoint, peur de la drogue pour ses enfants, peur de la dépression, etc. L'extrême tension qui se joue dans l'identification immédiate avec la malheureuse dont la trajectoire est mise en scène est immédiatement dénouée par l'évocation du « miracle » et de la conversion. La salle entière participe de l'instantanéisation de la présence divine qui relaie l'intense attendrissement sur soi-même suscité par le témoignage dramatique de la « miraculée » : elle pourrait être, souligne Pat Robertson, « chacun d'entre nous ». La vague de larmes se résout en une vague de reconnaissance : « Merci Jésus ! Merci d'avoir sauvé cette femme ! Merci de nous faire échapper à tous ces périls ! »

Mais l'assemblée n'est pas quitte : après ce temps de concentration sur les épreuves personnelles que chacun redoute de rencontrer et le moment de soulagement ressenti à l'idée d'en être protégé, il est requis de se remémorer à nouveau les drames du monde et la manière d'y faire face. C'est la fonction

du cinquième bobino, qui livre les images à peine soutenables d'enfants contaminés par le virus du sida dans un mouiroir de Roumanie. La vision atroce de ces petits morts-vivants soulève à nouveau l'assemblée : « Voilà, commente Pat Robertson, où a conduit le communisme impie ». Suivent les images des queues interminables devant les magasins de Bucarest : « ce dont ils souffrent d'abord, c'est d'une immense faim spirituelle ». Devant cette détresse, Pat Robertson et son équipe ne se contentent pas de prier, ils dépêchent sur place des missionnaires actifs qui remportent immédiatement des « succès extraordinaires ». A l'appui du propos, les images radieuses de jeunes Roumains se précipitant sur les brochures (en roumain) distribuées dans la rue par les représentants de C.B.N. Le vice-président de l'organisation a fait discrètement son entrée sur le plateau : « Oui, il y a une grande chance pour les chrétiens à l'Est. Une chance qu'il faut saisir en soutenant financièrement les entreprises de C.B.N. , et en donnant généreusement pour qu'elles renforcent leurs actions dans le monde entier... » Qui serait assez endurci pour résister, après ces images d'enfants mourants ?

Le show s'achève sur la présentation d'un clip de Ralph Driscoll, chanteur « *born again* ». En robe blanche, pieds nus, il erre en chantant dans un paysage de désert de l'Ouest : clin d'œil à la culture baba des années 68 ou figure de l'ange qui veillait sur la malheureuse femme poussée au suicide ? Le texte de la chanson, deux mois avant la guerre du Golfe, est plus explicite. Intitulée *The Soldier*, elle rapporte l'histoire édifiante d'un jeune homme à qui sa jeune femme (enceinte) remet une croix avant de partir combattre en Europe en 1944. A sa mort sur une plage du débarquement, la croix fut restituée à sa femme qui la confia plus tard à sa belle-fille. Lorsqu'il fallut qu'à son tour le fils parte à la guerre (au Vietnam selon tout vraisemblance), celle-ci lui remit la croix sous les yeux de son propre enfant, aussi passionné que l'avait été son père par les jeux guerriers. Cette croix, bien sûr lui sera remise à son tour, lorsqu'il s'agira d'aller défendre la civilisation. En Irak, par exemple...

Ces évocations trop proches d'une réalité qu'on sent imminente ont alourdi le climat dans l'assemblée. Mais le nuage ne pèsera pas longtemps, on annonce une surprise : un clown fait son entrée, accompagné d'un teckel portant culotte bouffante, et supposé savoir parler... L'animal fera, en l'occurrence, preuve de la plus complète mauvaise volonté, mais la salle ne s'attarde pas aux ratés du numéro : rires, embrassades, applaudissements... Pat Robertson quitte la salle dans l'euphorie bon enfant pleinement retrouvée. Ma voisine s'inquiète de ma trop faible implication : « C'était tellement bien ! Vous avez aimé ? » J'opine avec autant de conviction que possible, pour la disposer à m'en dire un peu plus de ses propres réactions. Mais je n'aurai pas cette possibilité. Une hôtesse parfaitement stylée vient prendre en charge « le



groupe des chercheurs » et nous indique fermement qu'un représentant officiel de C.B.N. se tiendra prêt à répondre à toutes les questions que nous pourrions avoir envie de poser...

### **Du revivalisme au télévangélisme : continuité ou discontinuité ?**

Parmi les interrogations qu'a fait surgir, dans la sociologie des religions américaine, la présence massive des télévangélistes sur la scène publique, celle de la continuité du phénomène avec la tradition revivaliste historique a été souvent posée. Plusieurs chercheurs se sont interrogés sur la possibilité d'établir un lien entre la « nouvelle culture évangélique », diffusée par voie satellite aux heures de grande écoute, et la tradition des prédicateurs itinérants du siècle dernier, dressant leur tente démontable au milieu des places publiques pour haranguer les foules. Certains, tels Jeffrey Hadden (1990), soulignent l'effet de continuité en lisant la genèse historique du télévangélisme contemporain dans l'expérience des « précurseurs ». Bien qu'elle insiste fortement sur la spécificité technique et culturelle de la production télévangélique, Razelle Frankl, dans l'étude comparative nuancée qu'elle fait de l'univers religieux des prédicateurs revivalistes urbains du XIX<sup>e</sup> siècle et de celui des télévangélistes d'aujourd'hui, souligne également la présence continue à travers le temps, d'un style de religion populaire qui permet malgré tout de reconnaître la filiation entre Billy Graham, Oral Roberts ou Jimmy Swaggart, et les « anciens » ; Charles Finney, Dwight Moody et Billy Sunday (Frankl 1986). L'observation ethnographique de la production d'un spectacle télévisé comme le *700 Club*, même complétée par un suivi plus long de l'émission à la télévision, ne permet certainement pas d'apporter un éclairage décisif sur cette question<sup>2</sup>. De plus, l'émission de Pat Robertson ne se présente pas (à la différence de la plupart des prestations télévangéliques) comme un culte filmé, mais comme un magazine à la fois familial et politique, alternant des commentaires d'actualité, des conseils, des numéros de distraction dont la référence chrétienne est explicite et fortement soulignée. La « prédication » de Pat Robertson constitue bien le pivot du dispositif, mais elle passe entièrement par « l'accompagnement » d'images d'actualité présentées au spectateur.

Cependant, l'observation directe du processus par lequel une assemblée constituée comme un agrégat d'individus spectateurs est prise en main et progressivement transformée en une « communauté émotionnelle » dont

---

2. Parmi les ouvrages traitant du phénomène télévangélique, dans ses différents aspects, politiques, religieux, culturels, sociaux, techniques, économiques, etc., l'ouvrage de Stewart M. Hoover (1988), comporte un chapitre sur le cas Pat Robertson, considéré comme un « prototype du télévangélisme ».

l'existence collective est entièrement dépendante de l'intensité des sentiments qu'elle partage lorsqu'elle est prise sous le charme<sup>3</sup> des admonestations prophétiques de Pat Robertson, ne peut manquer de susciter d'autres évocations : celle en particulier de ces foules tremblant d'angoisse sous le verbe de prédicateurs qui leur décrivaient, avec un réalisme aussi poignant que celui des images présentées à l'écran, les tourments des damnés dans les feux de l'enfer<sup>4</sup>. Les témoins des manifestations revivalistes du siècle passé décrivent aussi les vagues de larmes qui saisissaient les pêcheurs confondus par la description de leur propre perdition, et les phénomènes d'enthousiasme dans lesquels l'angoisse individuelle et collective pouvait se retourner en une force de mobilisation. Pourtant, une différence majeure est immédiatement repérable, et elle éclaire probablement, au delà du cas du *700 Club*, le point précis où se marque la discontinuité la plus nette entre une partie au moins du phénomène télévangélique et le fonds revivaliste demeuré présent dans la culture religieuse nord-américaine. Cette différence concerne le statut de la faute, et donc la problématique du statut qui s'y rapporte. A aucun moment, les fans de Pat Robertson venus le voir « en direct » dans ses studios de Virginie, n'ont été invités à considérer leur propre péché. A aucun moment un lien n'a été établi entre les catastrophes qui guettent l'humanité, l'Amérique et chaque citoyen en particulier, et la condition pécheresse de cette humanité. Au contraire, l'évocation des malheurs possibles a été présentée, soit comme la conséquence de rapports de force, de systèmes de décision, et de circonstances (la guerre, la dépression économique) à l'égard desquels un Américain moyen se sent aussi démuné que dépourvu de responsabilité, soit comme un risque dont la concrétisation, dans la vie d'un individu particulier, a un caractère éminemment aléatoire. Ce dernier aspect est particulièrement saisissant dans la présentation qui a été faite de la série des malheurs qui se sont abattus sur la femme miraculeusement sauvée par l'intervention d'un inconnu. Cette femme, c'est « n'importe qui d'entre nous », une pure victime des aléas d'une société pervertie, dont les lois ne sont pas conformes à une « vision biblique du monde ». Sa « conversion » à l'hôpital a certes impliqué des changements radicaux dans son comportement : elle a cessé de boire, elle a cessé de se droguer. Mais les pratiques mauvaises avec lesquelles elle a rompu la signalaient d'abord comme un jouet de forces mauvaises, étrangères à sa propre volonté. Aux termes de la prédication revivaliste classique, le miracle (s'il a lieu) est le signe du changement du cœur auquel le pécheur est appelé et accède par la conversion. Ici, le « miracle » est tout entier contenu dans le

3. Le mot « charme » et le mot « charisme » ont, on le sait, la même étymologie.

4. Cette expérience revivaliste s'est déployée, au delà des milieux évangéliques où elle est née, jusque dans le catholicisme américain, qu'elle a marqué de façon spécifique : cf. Dolan 1978.

sauvetage inattendu dont elle a bénéficié, et qui lui a donné un « coup de pouce », une « nouvelle confiance » pour repartir d'un bon pied. Les louanges de l'assemblée qui suivent le témoignage du miracle sont autant une action de grâce pour la guérison de la femme qu'un soupir de soulagement à l'idée que les risques qui se sont actualisés dans sa vie à elle, pourront, avec la protection de Jésus, être tenus à l'écart dans la vie de chacun. A aucun moment, les participants n'ont été invités par Pat Robertson ou son assistante, à changer radicalement les orientations mauvaises de leur propre vie : le seul objectif de leurs interventions a été de conforter chacun dans la certitude de la protection immédiate que leur assure la foi. Cette vision désymbolisée d'un « miracle » présenté explicitement comme « un coup de chance accordé par Dieu » correspond parfaitement à la vision désymbolisée et intramondanisée d'un salut entièrement conçu comme l'assurance, ici et maintenant, d'une vie protégée des risques majeurs qui guettent l'humanité.

Cette substitution d'un salut devenu une assurance contre le risque à la conception traditionnelle d'un salut offert contre le renoncement au péché n'est pas également réalisée chez tous les télévangélistes. La position des différents télévangélistes sur ce continuum, qui va de la prédication revivaliste classique à la diffusion d'un pur message de félicité accordée aux attentes d'une Amérique classe moyenne baignée par la culture individualiste de la réalisation de soi, dépend pour une part de la trajectoire du prédicateur lui-même et des conditions dans lesquelles il a embrassé la carrière prophétique. La plupart des télévangélistes ont commencé leur carrière comme ministres dans leurs églises d'origine, avant de fonder leur propre « église électronique », et leur pratique télévangélique en garde diversement la trace. Certains, comme Oral Roberts, se sont d'abord contentés de transposer, en utilisant les ressources nouvelles offertes par la technologie des communications modernes, les pratiques et références de la prédication à laquelle ils ont été formés (en l'occurrence, les pratiques pentecôtistes de la guérison). A l'autre bout de la chaîne, un télévangéliste comme Robert Schuller pousse la désymbolisation des représentations du salut, au point de présenter la « conversion » comme une technique psychologique de reconquête de la confiance en soi-même, véritable recette de bonheur assurant à chacun la santé, la réussite et la richesse.

Une présentation plus approfondie des interventions de Pat Robertson montrerait comment celui-ci joue à la fois des deux registres, en fonction de l'objectif directement politique qu'il poursuit, et selon un dosage qui lui permet de répondre aux attentes d'un spectre très large de téléspectateurs, dont il ne perd jamais de vue qu'ils sont des électeurs. Le « réglage » de ce dosage se joue dans un double mouvement, particulièrement apparent dans le cas de l'émission dont on a donné plus haut la description. Dans un premier

mouvement, l'évocation de la perte du monde se concentre, par étapes progressives, dans la description des drames individuels très concrets qu'elle génère dans la vie des individus : « Le monde va mal, et ma vie est un désastre »... Au point crucial de la désespérance, s'affirme, de façon extraordinaire, la possibilité d'une rénovation, d'un changement de vie : pour des téléspectateurs baignés par la culture évangélique, l'identification entre le registre religieux de la conversion et le registre profane de la « chance retrouvée » s'effectue sans qu'il soit besoin que le prédicateur y insiste. La mobilisation de la thématique religieuse du « miracle » déclenche le second mouvement, par lequel ce retour au bonheur offert à chacun est progressivement associé à la transformation politique de la société : tous les drames personnels, tous les soucis quotidiens, toutes les difficultés ordinaires évoqués au long de l'émission sont rapportés aux carences d'une gestion sociale particulière, carences auxquelles il faut remédier en imposant, par voie de mobilisation politique, un ordre nouveau fondé sur « une vision biblique du monde ». Le niveau auquel devrait se situer l'adéquation entre cette organisation sociale nouvelle et les principes chrétiens n'est pas explicité. Ce qui est visé, c'est, de manière beaucoup plus claire, la protection sociale et politique des intérêts (matériels et moraux) de tous ceux dont le christianisme garantit l'adhésion aux valeurs économiques, politiques et morales d'une Amérique moyenne conservatrice et protectionniste, ébranlée par l'effondrement politique, puis économique et social, du « rêve américain ».

### **Le 700 Club, industrie culturelle et modernité religieuse**

Cette analyse, qu'il faudrait prolonger, met l'accent sur la stratégie de communication délibérément mise en œuvre, à des fins politiques, par l'intéressé. L'intérêt de l'observation ethnographique de l'enregistrement du *700 Club* est de faire apparaître que ce réglage idéologique s'effectue de façon très largement implicite, à travers la logique de la production culturelle industrielle (Morin 1962) qui régit la réalisation quotidienne de l'émission.

La caractéristique du produit, présenté chaque jour à des publics successifs et parfaitement interchangeables, est d'être un produit à la fois extrêmement standardisé, et extrêmement individualisé. Le dispositif des séquences, la logique de leur enchaînement, la construction d'ensemble de l'émission ont été mis au point et rationalisés de manière à répondre le plus adéquatement possible aux impératifs techniques (très contraignants) d'un magazine télévisé quotidien. Mais cette logique de répétition se combine avec la « nouveauté » permanente qui résulte de l'introduction, dans ce dispositif, d'images toujours renouvelées. L'émission est un produit « à la chaîne », fait

d'éléments semi-standardisés et préassemblés. Cette semi-standardisation, qui permet de modifier certaines des caractéristiques spécifiques à chaque élément sans modifier sa position dans l'assemblage, introduit la dose d'innovation requise pour appâter et fidéliser le téléspectateur le plus durablement possible. Ce régime de « prêt-à-porter » télévisuel, que l'on personnalise en modifiant chaque jour les accessoires (faits divers, divertissements, « séquence surprise », etc.), correspond à la recherche, également cohérente avec les conditions techniques et économiques de la production télévisuelle, de l'audience maximale. La recherche du plus vaste public possible – public continuellement invoqué au long de l'émission (« des millions de gens nous regardent ») – repose, comme pour tout programme dit « grand public », sur l'homogénéisation synchrétique de la variété la plus large possible des attentes des consommateurs potentiels. « Cette homogénéisation vise – selon Edgar Morin – à rendre euphoriquement assimilables à un homme moyen idéal les contenus les plus différents ». Cet homme moyen idéal, est, en l'occurrence, un(e) Américain(e) chrétien(ne) moyen(ne), blanc(he), marié(e), propriétaire de sa maison, père ou mère d'un ou deux enfants, qui redoute l'augmentation de ses impôts, la montée de l'insécurité urbaine, les fluctuations de son taux de cholestérol, et l'affaïssement de l'image de l'Amérique aux yeux du monde. La capacité d'audience du *700 Club* tient, pour une large part, à l'efficacité avec laquelle il parvient à intégrer, en un ensemble de formules simples indéfiniment reprises, toutes les aspirations à la sécurité qui sont l'autre face des inquiétudes et des incertitudes qui travaillent ce public moyen, et dont la préservation du cocon familial est le centre. Pour réaliser cette intégration, il faut retraiter ces aspirations, les emblématiser, les transformer en faits exemplaires susceptibles d'être mis en images. Il faut, à travers la médiation de l'écran, que le réel pénètre le spectacle, et que l'imaginaire investisse le réel le plus proche : chacun peut s'identifier aux malheurs de la femme abandonnée par son mari, et donc s'appropriier, en imagination, les bénéfices du « miracle » auquel elle doit son salut. Chacun peut se représenter, à partir de son expérience actuelle, ce que serait un monde entièrement dégradé par la pollution, et entrer dans l'évocation d'un « nouveau millénium ». Pat Robertson (associé à la figure féminine de son assistante, image idéale de la femme séduisante et discrète, qui comprend tout et coopère efficacement) se place lui-même, comme toute « vedette », au centre de ce jeu d'échanges entre les registres du réel et de l'imaginaire : il est proche et pourtant rendu lointain par sa stature d'homme public ; il partage les soucis ordinaires de tout un chacun, mais aucun des grands événements du monde n'échappe à sa sagacité ; il plaisante et s'attendrit, mais il apostrophe les puissants et il propose d'inaugurer une société nouvelle...

On remarquera au passage que certains des traits du produit culturel qu'est l'émission de télévision (semi-standardisation, dialectique de la répétitivité et de l'innovation, proximité et éloignement de l'animateur, etc.) étaient déjà présents dans cet autre produit culturel qu'était le sermon revivaliste : la part de cette affinité formelle dans le succès du *700 Club* (mesuré à l'audience qu'il a su relativement préserver par delà les tribulations des diverses émissions télévangéliques) est certainement moins importante que le professionnalisme de Pat Robertson lui-même et de l'équipe de techniciens dont il s'est entouré. Mais il n'est pas exclu qu'elle soit pour quelque chose dans l'art consommé avec lequel l'intéressé (certainement le plus éduqué des télévangélistes), formé à la fois à la technique de la prédication et à la discipline de l'écran, joue de la superposition possible des deux univers de représentations qui modèlent les évidences vécues du public qu'il vise : celui, d'un côté, d'un évangélisme populaire et familial, marqué par la crainte de la perte et l'évidence du miracle ; celui, d'un autre côté, d'une culture spécifiquement américaine du bien-être familial qui s'écrit aujourd'hui sous le signe de la menace. Passant continuellement d'un registre à l'autre, échangeant – sur le mode accéléré et imagé que requiert la forme même de l'émission – les thématiques religieuses du salut et les thématiques profanes de l'assurance contre le risque, le show de Pat Robertson n'offre pas seulement un exemple d'instrumentalisation politique de la religion ; il donne à voir quelque chose de ces syncrétismes multifformes dans lesquels s'inscrit la modernité religieuse.

*D. H.-L., E.H.E.S.S. (Paris)*

Virginia Beach, 11 Novembre 1991

### Références bibliographiques

- DOLAN J.-P. :  
1978, *Catholic Revivalism : The American Experience 1830-1900*, Notre-Dame (Indiana), University of Notre-Dame Press.
- FRANKL R. :  
1986, *Televangelism. The Marketing of Popular Religion*, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University press.
- HADDEN J. :  
1990, « Precursors to the globalization of American televangelism », *Social Compass* 37 (1) : 161-7.
- HOOVER S.-M. :  
1988, *Mass Media Religion. The Social Sources of the Electronic Church* London, Sage.
- MORIN E. :  
1962, *L'esprit du Temps*, Paris, Grasset (3<sup>e</sup> éd. 1975).